

Le chat, la peintre et le dragon

Croiser un autre familier de magicien constitue l'un des plaisirs les plus exquis de l'existence, et je songe avec tristesse – sans cesser de lécher mon superbe pelage cannelle – que je n'y goûte pas aussi souvent que mes grands mérites le justifieraient.

Certaines de ces rencontres, il faut le dire, se révèlent de toute façon décevantes. Prenez le dernier de mes congénères que j'ai croisé : un diabolon ailé, verdâtre, pustuleux, griffu, cornu, difforme et mortellement venimeux. Mon entrée en matière habituelle aurait été un coup d'œil froid, un long bâillement, et mille autres petits détails soulignant – comme seul un chat sait le faire – à quel point il m'était inférieur et quel honneur je lui faisais en daignant remarquer son existence. Au lieu de quoi, Ingrid a sans attendre couru sus à la magicienne adverse (une sorcière du royaume de je ne sais plus quoi, je n'écoutais pas) en brandissant sa grosse hache et en beuglant comme un troll ! Allez exprimer des sentiments de supériorité raffinés après ça !

Je ne veux pas vous donner l'impression d'être un pisse-froid : massacrer un autre familier m'amuse aussi beaucoup. Mais j'aime prendre mon temps, et ça, ça n'a pas davantage été possible : mon héroïne attirée avait déjà piétiné dix ou douze goules, arraché une gamine pleurnicharde à un autel sacrificiel et elle combattait un démon à deux têtes fraîchement invoqué. J'ai dû éviscérer le diabolon avec une précipitation déplorable afin de déconcentrer sa maîtresse, dont la tête a peu après pris congé de ses épaules.

C'est la semaine suivant cette affaire que l'Académie de la Sapience Transcendante, le plus grand amalgame de songe-creux jamais engendré par l'espèce humaine, a eu l'idée de confier à la célèbre Ingrid Skaldsdottir cette chasse au dragon dont nous sommes revenus triomphalement il y a à peine quelques heures.

Nous nous reposons depuis tous deux dans la chambre passablement luxueuse mise à notre disposition. Les larbins assignés à cette aile du bâtiment ont même réussi à apporter une baignoire où Ingrid peut rentrer sans avoir les genoux pressés contre la poitrine. Elle y prélasse en ce moment sa grande carcasse, après avoir gravé sur le rebord une rune qui maintiendra la chaleur de l'eau pendant des heures.

Et il faudra peut-être bien des heures : lorsqu'elle a éventré d'un coup de taille le dragon auquel je venais de crever un œil, elle s'est retrouvée entièrement douchée de sang pestilentiel et fumant. Les académiciens députés pour prendre possession des restes du colossal reptile, quoique ravis, ont pris grand soin de rester à bonne distance de l'amazone nordique qu'ils abreuyaient de leur verve pompeuse.

— Tu veux que je te lave aussi tant qu'on y est, Kettling ? demande-t-elle soudain.

Je détourne le regard avec un mouvement d'oreille éloquent. Ingrid n'insiste pas, mais tout en démêlant sa volumineuse chevelure blondasse et en savonnant ses bras épais comme des cuisses d'aurochs, elle se met à siffloter, à secouer en rythme la tête de droite à gauche, puis à fredonner franchement.

Autant de signes avant-coureurs d'une hideuse catastrophe : elle s'apprête à chanter.

Le père d'Ingrid faisait partie d'une lignée de bardes légendaires, sollicitée par les plus grands rois. J'espère que ses ancêtres déshonorés lui font subir les pires avanies dans l'autre monde pour n'avoir pas su léguer à sa fille des capacités musicales dépassant celles d'un âne en rut.

Même mon talent exceptionnel pour flemmarder en ignorant ce qui m'entoure possède des limites. Entendant Ingrid commencer à émettre quelques-uns des sons cacophoniques qu'elle s'imagine être des vocalises, je me faufile en toute hâte par la mince entrebâillure de la porte et je déguerpis le long du corridor.

1

Le bâtiment abritant l'Académie de Sapience a été agrandi et transformé au fil des siècles par de nombreux architectes successifs. À en juger par le fruit saugrenu de leurs labeurs, chacun d'eux réalisait parfaitement l'incompétence bouffonne de ses prédécesseurs tout en se jugeant lui-même doté d'un génie merveilleux. Des générations de cuistres se sont chargées de la décoration.

Mes déambulations me font croiser un échantillon des sorciers, thaumaturges, géomanciens, astrologues, élémentalistes, druides, chamanes, médiums, nécromants, alchimistes, théurges, invocateurs, enchanteurs, conjureurs et devins qui hantent ces lieux. Aucun d'eux ne semble à vrai dire en train de profiter de la vie. Ce n'est partout qu'allées et venues fébriles, mines renfrognées et chuchotis hargneux. Ces pédants mal fagotés ignoreraient-ils qu'ils doivent célébrer aujourd'hui même deux glorieux tueurs de dragon ?

Au détour d'un couloir, je manque de percuter un petit bonhomme trapu et incroyablement velu.

— Eh ! regarde où tu vas, matou ! m'apostrophe-t-il à travers sa barbe hirsute. Il y a des familiers qui ont autre chose à faire ici que de bayer aux corneilles !

Un korrigan ! J'ai toujours eu une sainte horreur des créatures féériques : elles se révèlent invariablement capricieuses, arrogantes et à peu près impossibles à intimider. Ce spécimen-

ci n'est de surcroît pas un cadeau pour les yeux. Ni pour les oreilles. Ou pour le nez. Il ne se montrerait sans doute même pas bon à manger.

— Ouais, ouais, fait-il avec un geste de sa main rugueuse. Dis donc, tu n'aurais pas vu passer ma maîtresse Cléobuline ? Elle est maigrelette, avec des cheveux noirs qui lui tombent jusqu'au croupion. Bien gentille, mais pas plus de cervelle qu'un bouvreuil. Elle réussit toujours à se perdre lorsque je ne suis pas là pour la surveiller.

Je fais savoir à l'avorton en termes limpides que je ne m'intéresse aucunement à la vie d'une godiche assez niaise pour se choisir un korrigan comme familial.

— Bah ! Je ne sais même pas pourquoi j'ai cru que tu pourrais m'aider à la retrouver. Je vais plutôt aller chercher un chien. Ils ont du flair, eux.

Voilà qui me hérise le poil. Insulter la subtilité de mon odorat – surtout en me comparant aux membres dégénérés de la race canine – passe les bornes de ma considérable magnanimité. Mais je ne suis pas pour autant tombé de la dernière pluie. Ce nabot ne cherche, en piquant ma fierté, qu'à me faire travailler à sa place sans que j'ai rien à y gagner.

— Puisque c'est comme ça, qu'est-ce que tu dirais d'un pari ? fait-il avec un rictus qui dévoile ses larges dents carrées. Si tu retrouves Cléobuline en moins de deux heures, je t'accorde un vœu dans la limite de mes pouvoirs. Si tu n'y parviens pas, je te rase les moustaches et je m'en fais un fil de pêche.

Intrigante proposition. Mérite-t-elle mes efforts ? La magie féérique possède des effets souvent intangibles, voire illusoire. Une idée brillante me vient soudain à l'esprit : serait-il possible d'accorder à Ingrid le don de chanter correctement ?

— Aucun problème ! Tout ce qui touche à l'art, c'est dans mes cordes. Ta donzelle chantera comme un vrai rossignol, foi de Marquosh !

Dans ce cas, pari accepté ! Après m'être présenté à mon tour, j'indique qu'il me faut avant tout pouvoir identifier l'odeur de sa maîtresse. Un rapide passage à l'endroit où elle loge se montrerait plus que suffisant.

— Kettling, hein ? Eh bien, ça sera pas la peine d'aller jusqu'à la chambre de Cléo, j'ai quelque chose à elle dans ma poche. Elle l'a oublié dans le salon où je l'ai vue pour la dernière fois.

Il extirpe là-dessus un foulard bleu des haillons qu'il cache en-dessous de sa barbe. Un bref reniflement me suffit à tirer du mince tissu toutes les informations possibles. La jeune femme – pas plus de vingt ans – est en bonne santé, passe beaucoup de temps à peindre, prépare ses pigments elle-même et déjeune généralement sur le pouce d'un sandwich. Sans grande surprise, elle possède un sens de l'hygiène infiniment supérieur à celui de son familial.

À vous de jouer, maintenant. Est-ce que je suis Marquosh jusqu'au salon pour y chercher la piste de cette Cléobuline (→ [32](#)) ? Ou est-ce que j'insiste pour qu'il me conduise avant tout à sa chambre (→ [37](#)) ? Montrez-vous à la hauteur, mes moustaches et l'avenir de mes tympans sont en jeu !

2

La piste olfactive suit un parcours à première vue erratique. Je saisis vite qu'il s'agit en réalité plutôt d'un circuit, traversant les salles les plus importantes de cette partie du bâtiment.

Une zizanie fiévreuse semble s'être emparée de tout ce qu'il y a d'humain ici, car je ne n'entends partout que vociférations, insultes et diatribes. La plupart des académiciens n'en viennent pas encore aux mains, mais cela ne saurait manifestement tarder.

Alors que je pénètre dans un vaste laboratoire alchimique, un soudain bris de verre donne aussitôt lieu à des invectives :

— Âne bête ! Propre à rien ! Ça voudrait distiller de la bile de dragon et ça n'est pas fichu de tenir comme il faut une cornue !

— Ça vaut toujours mieux que de gâcher des ingrédients en les faisant bouillir depuis une heure comme si c'était de la soupe ! Tu appelles ça une expérience, incapable ?

— Je vais t'en montrer, une expérience !

Il y a un chuintement suraigu et une détonation sèche, puis un flot de lourdes vapeurs jaunâtres commence à se répandre à travers la pièce, dégageant une puanteur insupportable.

Je peux soit battre promptement en retraite (→ [15](#)), soit m'armer de courage et traverser le laboratoire pour atteindre le corridor opposé (→ [43](#)).

3

L'étage souterrain au bas du long escalier se révèle être un véritable labyrinthe de corridors voûtés.

Des torches crépitantes et espacées baignent les lieux d'une lumière chiche ; celle-ci suffit amplement à mes yeux perçants, mais je ne distingue rien de particulier dans aucune

direction. Une vibration sourde fait palpiter l'air, noyant tous les sons infimes que je parviendrais sinon à percevoir. Quant à mon odorat, il ne saisit étrangement plus la moindre odeur humaine sinon celle de Cléobuline.

Je commence bien entendu par suivre la piste laissée par la jeune magicienne. Ledit trajet se révèle cependant des plus erratiques, au point de parfois presque décrire des boucles. Je ne parviens pas à en saisir la logique, sinon qu'il se rapproche peu à peu du point d'origine de l'étrange vibration.

Je peux continuer à suivre exactement le parcours de Cléobuline (→ [27](#)) ou utiliser ce son comme repère et tenter de m'en rapprocher aussi vite que possible (→ [42](#)).

4

Nous parvenons abruptement à l'origine de l'étrange vibration : une large porte de bronze, gravée de symboles cabalistiques qui palpitent d'un éclat lancinant. Cléobuline me dépose au sol, puis tire de sa gibecière un pinceau et une curieuse palette oblongue.

— Reste bien là sans bouger, m'enjoint-elle. Il faut que je neutralise ces défenses magiques.

Vais-je effectivement la laisser opérer (→ [9](#)) ? Ou semble-t-il trop improbable qu'elle puisse réussir sans ma précieuse assistance (→ [16](#)) ?

5

L'arrangement des couloirs et des escaliers s'affranchit de la logique à un degré qui complique singulièrement les recherches. Mais je suis persévérant quand je veux. Dans une salle d'étude mal éclairée où se battent à coups de chaises plus d'une douzaine d'apprentis, je retrouve finalement l'odeur de Cléobuline. Ténue, circonscrite et sans doute éphémère, mais bien concrète.

Je renifle les parages, mais il ne subsiste nulle trace de la direction dans laquelle la jeune femme est partie ensuite, ni du reste de celle dont elle provenait.

Rien d'ordinaire ne mettrait ainsi mon odorat en échec, il faut donc voir ici l'œuvre de la magie. Il existe d'innombrables enchantements de dissimulation ; aucun d'eux n'est complètement sans faille, mais ils peuvent faire perdre beaucoup de temps. Or le pari m'impose une limite assez stricte à cet égard.

Je pourrais explorer davantage cette pièce (→ [18](#)) malgré la bagarre incohérente qui y fait rage, ou bien ressortir aussitôt pour examiner plus attentivement le corridor voisin (→ [31](#)).

6

Le salon en question se révèle être un lieu de détente paisible, où les magiciens d'un certain âge peuvent deviser avec flegme tout en goûtant à des liqueurs veloutées et en fumant la pipe.

Du moins je présume qu'il répond d'ordinaire à cette description.

À l'instant présent, des éclairs de sorcellerie aux couleurs impossibles y traversent l'air en tout sens, rebondissant parfois à plusieurs reprises avant de venir s'écraser contre une chose ou une autre. Le plafond s'est recouvert d'une épaisse couche de glace d'où pendent des stalactites, les meubles se meuvent de façon erratique et brutale, des gueules monstrueuses se tordent au milieu des élégantes boiseries et la flamme de la moindre bougie s'élève aussi haut qu'un brasier. Quant aux crapauds qui sautillent sur les tapis chamarrés, ils n'ont sans doute embrassé la carrière de batracien qu'assez récemment.

Les académiciens encore humanoïdes poursuivent leur affrontement chaotique et furieux, s'invectivant entre deux incantations mystiques :

— Ignares !

— Bourriques !

— Charlatans !

— Pendards ! Marauds ! Coquins ! Cuistres fieffés !

Tant que je n'aurai pas gagné notre pari, je n'ai aucune envie de souffrir davantage la compagnie de Marquosh. Je m'élançe donc sans hésiter à travers ce champ de bataille ésotérique, esquivant adroitement les divers sortilèges qui viennent à s'égarer dans ma direction.

Au milieu d'un pareil tohu-bohu, il me faut quelques instants pour retrouver l'odeur de Cléobuline. J'y parviens à l'instant même où un lustre de cuivre s'écrase à côté de moi et commence aussitôt à ramper à la manière d'une araignée. Bondissant par-dessus cette aberration grinçante, je file droit vers le corridor où mène la piste olfactive.

Un rapide coup d'œil en arrière, juste avant de quitter la pièce, me montre le korrigan s'efforçant de repousser un fauteuil hargneux à grand renfort de gesticulations et de jurons. Me voilà débarrassé de lui jusqu'à nouvel ordre.

→ [2](#)

7

Je pénètre dans une vaste bibliothèque bien éclairée, dont chaque mur est entièrement recouvert d'imposantes étagères de bois verni.

Beaucoup des tomes qui devaient occuper les innombrables rayons gisent en pagaille sur le sol, comme s'ils venaient d'être employés en guise de projectiles dans une bataille improvisée. La bibliothécaire les remet un à un en place avec une patience inébranlable.

Son assiduité professionnelle est peut-être littéralement plus forte que la mort, à en juger par la semi-transparence de sa silhouette soignée. Elle ne touche d'ailleurs pas les livres éparpillés, se contentant de les désigner du doigt pour les faire s'élever dans les airs, avant de les renvoyer d'un geste à leur emplacement désigné.

Son visage spectral se tourne soudain vers moi et elle me lorgne à travers ses bésicles.

— Les animaux ne sont pas admis dans la bibliothèque, déclare-t-elle d'une voix froide comme la bise en hiver. Pour les détails de cette interdiction concernant les animaux domestiques, voyez la neuvième partie du règlement, chapitre dix-sept, section quatre, sous-section vingt, article cent soixante-huit, alinéa huit. Pour les détails de cette interdiction concernant les animaux sauvages, voyez la quatorzième partie du règlement, chapitre trente-et-un, section onze, sous-section trois, article deux cent dix-sept, alinéa deux.

Un bâillement m'échappe malgré moi. Quelles que soient leurs obsessions particulières, les fantômes se rejoignent tous par leur caractère assommant.

Ils ne sont malheureusement pas faciles à neutraliser lorsqu'ils se trouvent sur leur propre terrain. Même pour un chasseur de ma trempe, dont les griffes ne lâchent ni proie ni ombre, me débarrasser de ce spécimen-ci demanderait trop de temps pour en valoir la peine.

Un règlement aussi surabondant doit certainement comporter des exceptions à ses interdictions. Peut-être serait-il utile mentionner que je suis le familier d'Ingrid (→ [26](#)) ? Alternativement, je pourrais prétendre être celui de Cléobuline (→ [44](#)).

8

Je ne fais pas partie de ces familiers pédants qui connaissent davantage de théorie magique que leur compagnon humain, mais mes aventures avec Ingrid m'ont confronté à bien des formes de sortilèges. Mes souvenirs, conjugués à quelques instants de réflexion, me permettront certainement d'identifier ce que j'ai devant moi.

Me concentrant pour ignorer la bagarre tapageuse qui se poursuit à deux pas, j'examine tout d'abord le cercle. Sa simplicité impeccable me fait penser aux philosophes d'Éthalidès, une secte thaumaturgique obsédée par les mathématiques. Leurs théories sur le pouvoir des figures géométriques basiques sont récemment devenues très populaires parmi les conjureurs, invocateurs et géomanciens ; en particulier les plus snobs.

Le glyphe, maintenant. Il présente une ressemblance indéniable avec Angd, la rune de la colère, mais son tracé se montre beaucoup plus complexe et chargé. Certains détails me donnent l'impression que son créateur s'est inspiré des sceaux de l'impératrice-sorcière Balshareska, lesquels n'existent pourtant plus qu'à l'état de fragments dans des ruines aussi reculées que périlleuses.

Pendant la durée de mon examen, la nuance argentée de la peinture s'est ternie de manière presque insensible, mais néanmoins indiscutable. Voilà qui est révélateur.

De toute évidence, le glyphe a été placé ici en premier. Cléobuline l'a découvert et a tenté d'en neutraliser la sorcellerie, un peu comme on tracerait un pentacle pour emprisonner un démon. Mais son cercle magique n'est manifestement pas d'une efficacité totale, et il ne cesse du reste de s'affaiblir.

À l'instant où j'atteins ces conclusions, je vois sous mon nez glyphe, cercle et mur prendre soudain une consistance vaporeuse. Un réflexe tente de me faire bondir en arrière, mais il ne reste déjà plus rien de solide autour de moi, pas même le sol.

→ [48](#)

Cléobuline étudie la porte pendant quelques instants, puis mélange de la peinture sur sa palette et entreprend d'en recouvrir certaines parties précises des symboles. La vibration devient aussitôt si aiguë qu'elle échapperait à toute oreille humaine.

En moins d'un battement de cœur, je prends la taille d'un jaguar et me catapulte contre la jeune femme pour la renverser au sol. Juste à temps ! La surface de bronze se met à flamboyer d'un éclat aveuglant et des éclairs en jaillissent dans un terrible fracas.

Une fois la déflagration magique passée au-dessus de nos têtes, je roule sur le côté pour permettre à Cléobuline de se redresser. Son expression est quelque peu hagarde, mais elle

conserve sa maîtrise d'elle-même et renvoie à plus tard la surprise que doit lui causer ma nouvelle forme.

Je lui adresse un feulement laconique, puis je m'élançe sans plus tarder dans le couloir par lequel nous sommes arrivés. Inutile d'espérer encore franchir cette porte maintenant que ses enchantements ont été activés. Je connais suffisamment la façon de raisonner des archimages pour savoir qu'ils ne se contentent jamais d'une seule façon de tuer leurs ennemis lorsqu'ils ont le temps d'en préparer plusieurs.

Cléobuline me suit en courant et elle fait bien, car j'entends derrière nous le grondement d'une soudaine fournaise qui n'aurait laissé de nous que deux tas de cendres.

Filons ! → [47](#)

10

Je suis un moment les jeunes gens à travers les couloirs. Le ton ne cesse de monter entre eux, jusqu'au point où ils s'arrêtent pour mieux pouvoir se disputer.

— Vous l'avez fait exprès ! glapit l'un d'eux. Vous êtes jaloux de moi et de mes recherches !

— Tu délirés ! Et d'ailleurs, rien ne serait arrivé si tu t'étais tenu tranquille !

— Vous êtes tous des imbéciles ! Et je commence à en avoir assez de vous supporter à longueur de journée !

Les poings se crispent, les regards lancent des éclairs et les bouches commencent à marmotner des incantations plus ou moins correctes.

Si vous avez noté le code Argent, → [22](#). Sinon, → [46](#).

11

J'effleure d'une patte l'enchantement et la pierre sur laquelle il se trouve peint se volatilise en silence. Le conduit ainsi dévoilé est plus que spacieux pour un chat. Même maigrelette, une jeune femme ne pourrait en revanche s'y glisser qu'en rampant.

Je me retrouve de l'autre côté dans un corridor sombre. Les récriminations du korrigan m'y poursuivent, mais sont bien vite assourdies lorsque le mur reprend derrière moi sa forme initiale. Je m'éloigne, laissant l'avorton vitupérer dans le vide.

Embranchements, pentes ascendantes ou descendantes, rétrécissements, impasses, détours compliqués... Il devient vite apparent que je me trouve engagé dans un réseau bizarre et malpratique de passages secrets, dissimulés dans les parois du vaste bâtiment et reliant ses étages entre eux.

Les lieux sont manifestement fréquentés par les rats, mais je n'y rencontre qu'une poignée d'odeurs humaines, fort estompées pour la plupart. Sans doute des magiciens employant ce dédale pour espionner leur rivaux. Seule Cléobuline s'est aventurée par ici récemment. Très récemment même : elle se trouvait ici il y a à peine plus d'une heure. Ce qui éveille mon intérêt à plus d'un titre, puisque Marquosh ne m'a pas communiqué cette information pourtant importante. Soit il avait une raison secrète de me la cacher, soit il l'ignorait tout bonnement. Dans le second cas, je pressens qu'il ne survivra pas à notre prochaine rencontre. D'ici là, continuons nos recherches comme convenu.

De minces interstices laissent filtrer à l'intérieur de ces passages une lumière ténue, mais amplement suffisante pour des yeux de chats. Ils me permettent aussi de saisir les sons émanant des diverses pièces que je longe. Surtout les voix.

Des voix... fort querelleuses, ma foi.

— ...incroyable d'être d'une mauvaise foi pareille ! Je vous dis qu'il faut de toute urgence un enchantement pour empêcher le sang et les organes de se dégrader !

— Vous voulez juste avoir le champ libre pour pratiquer vos petits rituels ! La force vitale d'une créature pareille la préservera de toute décomposition pendant au moins...

Et un peu plus loin :

— La vésicule ! Il nous faut la vésicule en entier ! Nos expériences avec des vouivres révèlent que...

— C'est ta mère qui est une vouivre !

Ignorant ces échanges d'amabilité entre académiciens, je continue à suivre la piste olfactive jusqu'à un embranchement où elle se scinde en deux.

Un court instant me suffit pour démêler cette bizarrerie. Cléobuline est en réalité passée par cet endroit à trois reprises distinctes ce matin même. Elle s'est d'abord dirigée sur la droite et en est revenue peu après pour regagner sa chambre. Les odeurs les plus récentes partent vers la gauche.

Voilà un choix que je suis ravi de vous déléguer. Droite (→ [30](#)) ou gauche (→ [40](#)) ?

D'innombrables effluves assaillent mes narines, mais il en faut plus pour me dérouter ! En l'espace de quelques brefs instants, j'accomplis un travail d'investigation olfactive dont seul un autre chat pourrait apprécier l'amplitude. J'écarte ce qui ne correspond qu'à des choses banales ou sans importance immédiate, mais aussi tout ce que je ne peux pas immédiatement identifier. Découvrir les secrets de ces lieux ne présentera pas grand intérêt, je le pressens, si cela ne se fait pas vite.

Mon attention se resserre bientôt sur une odeur en particulier, que j'ai rencontrée un peu plus tôt dans la salle de rituel où m'avait conduit le passage secret. Un individu empestant le vif-argent, la mandragore, l'acide, la chair morte et la crémation.

Compte tenu des circonstances, je crois sans risque pouvoir lui accoler le nom de Guilard d'Averoigne, archimage et malfaisant.

Je m'élève à présent jusqu'à un état de concentration supérieure afin de déterminer les derniers mouvements du sorcier. Ses empreintes olfactives sont bien entendu présentes un peu partout ; j'élimine d'abord toutes celles qui ne datent pas d'aujourd'hui, puis celles qui remontent à ce matin, et enfin celles qui datent de plus d'une heure.

J'y suis ! La piste mène droit à un pan de mur d'apparence ordinaire, mais contre lequel ne se trouve aucune babiole ou pile de vieux livres moisis.

Aucun mécanisme d'ouverture ne s'offre au regard et je viens de fournir bien assez d'efforts de recherche comme ça. Cléobuline est en train de mettre à sac l'une des pièces voisines dans sa recherche frénétique du moindre indice. Je la fais venir en miaulant bruyamment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu as trouvé quelque chose ?

Je gratte la pierre à plusieurs reprises tout en la regardant d'un air expressif. À sa décharge, il ne lui faut pas trop longtemps pour comprendre. Elle mélange de la peinture sur sa palette et trace un ovale incarnat à l'endroit que je lui indique. Une ouverture se matérialise aussitôt dans le mur, dévoilant un étroit escalier qui s'élève à perte de vue.

Je gravis prestement les premières marches. Guilard d'Averoigne est sans aucun doute passé par ici il y a tout au plus une demi-heure.

— C'est par là qu'il serait parti ? interroge Cléobuline d'un air perplexe. Pourquoi diable est-ce qu'il...

Ses yeux s'écarquillent sous le coup d'une réalisation soudaine.

— Bong sang, je suis une imbécile ! Je croyais que ce cadavre de dragon n'était rien d'autre qu'un détail de son plan, une diversion, mais c'est tout le contraire ! Dépêchons-nous, minet, il n'y a pas un instant à perdre !

Elle s'élançe sans plus tarder dans l'escalier. Je la précède lestement. → [49](#)

13

Au milieu du vacarme général, des insultes hurlées et du fracas des projectiles, mes oreilles affûtées saisissent un bruit bref et suraigu qui m'est désormais familier. Un autre de ces curieux glyphes se trouve dans les parages ! Plutôt que de perdre mon temps à en rechercher l'emplacement exact, je me mets aussitôt en quête de son créateur.

Cela me prend un moment, car mon ami anisé se révèle avoir lui aussi employé un enchantement de dissimulation. Seule une odeur infime marque son passage, et je ne l'aurais sans doute jamais découverte si je ne l'avais pas recherchée activement.

Ténue ou pas, une piste est une piste. Je la suis hors de la salle d'étude, à travers une succession de corridors et jusqu'à un étroit escalier s'enfonçant en spirale vers le sous-sol.

En entamant la descente, je retrouve soudain une empreinte olfactive qui m'intéresse encore plus. Cléobuline est passée par ici il y a très peu de temps.

→ [3](#)

14

Cléobuline a manifestement connu son propre lot de désagréments au cours de cet après-midi. Son visage mince est crasseux de poussière et ses longs cheveux noirs, attachés en queue de cheval, semblent avoir récolté toutes les toiles d'araignée des environs. Sa jupe, maculée de tâches de peinture, présente de multiples accrocs. Quant au bras sur lequel elle me transporte tout en se remettant en route, il est marqué d'une large ecchymose violacée.

Ces constatations ne m'inspirent aucune indulgence, et d'autant moins que l'apprentie décide à présent de m'ennuyer en racontant par le menu les causes de ses déboires :

— Tu comprends, minet, cette académie accumule depuis des siècles aussi bien les secrets ésotériques de civilisations disparues que les inventions et découvertes de magiciens innovants. Mais l'accès aux connaissances et aux objets de pouvoir est régenté par des comités de vieux barbons, qui peuvent prendre des années pour accorder la moindre

autorisation. Tu devines tout ce qu'un système pareil peut avoir de frustrant pour les académiciens ambitieux, et comme il peut être tentant de trouver des raccourcis.

Oui, j'ai maintes fois pu constater la spontanéité avec laquelle les humains s'affranchissent des règles qu'ils jugent excellentes pour les autres. J'ai d'ailleurs en tête une certaine fureteuse, pas bien loin, qui ne doit pas être la dernière à faire preuve de ce genre d'hypocrisie.

— Mais l'un des archimages, Guillard d'Averoigne, ne veut plus se contenter de solutions de ce genre. Il prévoit de s'approprié d'un coup tous les trésors de l'académie ! J'ai découvert son plan ce matin, alors que j'esp... enfin, disons que j'ai découvert ça par hasard. Il a créé un enchantement très puissant pour semer la discorde à propos de ce dragon qu'on a amené aujourd'hui.

Je savais bien que c'était une idée stupide d'offrir notre trophée à ces songe-creux ! Ingrid aurait mieux fait de vendre cette carcasse au riche négociant qui voulait la faire empailler pour l'exposer chez lui.

— J'ai improvisé quelque chose afin de me protéger moi-même, poursuit-elle en montrant le symbole bleu ciel qu'elle s'est peint sur le front. Mais tout le reste de l'académie a perdu la tête et sera bientôt prêt à s'entretuer pour la possession de la moindre petite écaille. Il faut que je retrouve d'Averoigne, il doit forcément avoir le moyen de rompre l'enchantement. J'ai perdu du temps à suivre un de ses apprentis sans rien découvrir d'utile.

Cette gourde se prend pour une héroïne ! Elle va vite découvrir pourquoi c'est une carrière si rare. Dommage pour elle, mais je ne vois pas comment je pourrais la dissuader. De toute manière, je commence à en avoir par-dessus la tête de cette histoire, et d'autant plus que je m'y suis fatigué pour rien. Il va être temps de prendre congé.

— Nous arrivons à ses quartiers privés. Ne fais pas de bruit et je promets de te trouver plus tard quelque chose à manger. Tu aimes le saumon ?

Réflexion faite, cette jeune femme m'est sympathique au plus haut point et je regretterais éternellement de l'abandonner à un sort funeste. Restons encore un peu.

Et ouvrons l'œil, car les investigations de Cléobuline ne sont sans doute pas passées aussi inaperçues qu'elle se l'imagine. J'ai maintenant eu tout le temps de déchiffrer les odeurs attachées à sa personne : aucune d'elles n'appartient à Marquosh. Ce korrigan hideux n'a jamais été son familier et j'ai quelques pressentiments concernant la véritable raison pour laquelle il voulait la retrouver.

→ [4](#)

Je regagne d'un bond le corridor. La fumée est déjà si épaisse qu'elle occulte tout l'intérieur du laboratoire, mais les échos d'une bagarre me parviennent distinctement aux oreilles, entremêlés de quintes de toux et d'imprécations :

— Amateur !

— Béjaune !

Voilà perdue la piste olfactive qui m'a conduit jusqu'ici. Cette pestilence alchimique va recouvrir toutes les autres odeurs pendant le reste de la journée.

Si vous avez noté le code Sinople, → [21](#). Sinon, comme je préfère ne pas m'attarder dans les parages, → [39](#).

Cléobuline est pleine de bonne volonté, mais elle ne possède pas mon expérience, ni des yeux permettant de voir aussi clairement dans la pénombre qu'en plein jour. En me rapprochant de la porte, je remarque très vite plusieurs glyphes discrètement ciselés dans sa partie inférieure. Il s'agit de toute évidence du véritable danger, dont les grands symboles lumineux ne servent qu'à écarter l'attention.

Occupée à étudier l'attrape-nigaud, l'apprentie magicienne sursaute lorsque je me mets à miauler bruyamment. Ses sourcils se froncent d'abord avec irritation, mais son expression change du tout au tout lorsqu'elle saisit ce que je lui désigne d'un mouvement de la tête. Elle se penche pour voir de plus près.

L'espace d'un instant, son regard alterne avec perplexité entre le piège magique et moi-même. Puis elle mélange de la peinture sur sa palette et entreprend d'en recouvrir certaines parties précises des caractères ésotériques. La vibration s'interrompt aussitôt.

— Tu n'es pas un chat normal, observe-t-elle en se redressant.

Je remue deux fois l'oreille.

— Tu es un familier, c'est ça ?

Un seul remuement.

Avant que cette enrichissante conversation ne puisse aller plus loin, la porte de bronze s'ouvre devant nous. → [29](#)

17

Dans un coin de la salle, sur des broches secondaires, rôtissent trois douzaines de poulets appétissants auxquels les flammes ont déjà conféré une couleur délicieusement dorée. Personne ne pourrait reprocher à un félin méritant de vouloir s'en approprier une minuscule portion. Mais un gâte-sauce insignifiant se permet pourtant de le faire : alors que je m'approche avec allégresse, il me décoche un coup de pied et me jette même une spatule ! J'esquive bien sûr l'un comme l'autre, mais je suis profondément offensé.

Je prends ma revanche un peu plus tard en me glissant entre ses jambes pendant qu'il transporte un pot de crème soigneusement fouettée, ce qui lui fait perdre l'équilibre et renverser son précieux chargement. Le maître queux répond à mes attentes par la manière dont il lui exprime son mécontentement.

Tandis que l'un poursuit l'autre à travers la cuisine avec un tranchoir, j'ai le champ libre pour obtenir ma cuisse de poulet.

Mais à l'instant où je vais la dévorer, elle prend abruptement une consistance vaporeuse, ainsi que le sol sous mes pattes et tout ce qui m'entoure.

→ [48](#)

18

— Cloporte !

— Macaque !

— Fouine !

— Chacal !

Au milieu de tous les projectiles que s'envoie à la figure cette bruyante ménagerie, il n'est pas facile de mener à bien des investigations.

Si vous avez noté le code Azur, → [13](#).

Si ce n'est pas le cas, mais que vous avez noté le code Gueules, → [25](#).

Sinon, → [36](#).

19

Je ne dispose malheureusement pas du temps nécessaire pour m'amuser aux dépens de ces familiers casaniers. Le pari d'abord, le reste devra attendre !

À qui m'adresser ? Amphibiens et reptiles réfléchissent trop pesamment à la moindre question. Les fées sont tout le contraire, mais beaucoup n'entretiennent avec la réalité que des rapports fugaces, voire accidentels. Quant aux diabolins, ils mentiraient juste pour le plaisir. Faute de mieux, je me contente donc d'un corbeau perché sur une petite table en demi-lune.

— Bien le bonjour, maître chat, fait-il d'une voix grasseyante. Malgré ces circonstances quelque peu troublées, j'espère que vous appréciez votre visite de nos nobles murs. C'est un privilège qui ne se voit accordé qu'avec parcimonie.

Même si j'en prends rarement la peine, je sais faire preuve de diplomatie. Les volatiles de cette espèce possèdent une certaine astuce grossière, mais sont dans le fond aussi vaniteux que des phénix. Il suffit de quelques flatteries pour que celui-ci me renseigne :

— Cléobuline ? Je l'ai aperçue tout à l'heure, elle était... Répétez-moi cette description de mon plumage, je vous prie. Ah oui, très joli, vraiment très joli. La petite Cléobuline se cachait derrière le buffet là-bas. Elle espionnait sans doute un autre apprenti, car je l'ai vue sortir juste après lui. Une amourette, sans doute. Le jeune homme n'est d'ailleurs pas n'importe qui : il étudie sous la férule de Guillard d'Averoigne, un de nos archimages les plus réputés. À présent, vous plairait-il de m'entendre chanter ?

Plutôt mourir. Un bref coup d'œil m'ayant appris que Marquosh ne regarde toujours pas dans ma direction, je file sans plus attendre vers le couloir dans lequel s'engage la piste olfactive. Notez le code Argent, puis → [2](#).

20

Je me hisse d'un bond sur la table la plus proche, depuis laquelle je peux examiner l'intérieur du livre.

Les deux pages visibles sont recouvertes de diagrammes complexes et d'une écriture employant des caractères qui me sont parfaitement inconnus. À en juger par l'odeur de l'encre, tout cela ne date que de quelques jours.

Cléobuline a quant à elle déjà mis à sac la moitié de la pièce, ouvrant, fouillant, jetant et renversant tout dans sa quête frénétique du moindre indice. Lorsqu'elle doit s'arrêter un instant pour reprendre son souffle, elle remarque mon occupation et se rapproche pour la partager. Le contenu du grimoire semble d'abord la surprendre, mais je la vois bientôt blêmir.

— Je suis une idiote ! s'exclame-t-elle, les yeux exorbités. Je croyais que ce cadavre de dragon n'était rien d'autre qu'un détail de son plan, une diversion. Il faut nous rendre dehors tout de suite, c'est là qu'il se trouve !

Elle tourne là-dessus les talons et regagne à toutes jambes le corridor.

Je l'imite. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? → [47](#)

Un détail incertain surnage dans ma mémoire. Juste avant que l'altercation ne prenne un caractère si méphitique, il me semble avoir entendu un son suraigu juste derrière moi.

Un instant de recherche suffit à confirmer cette impression et mes soupçons : à quatre pas du laboratoire, sur le socle d'une statue particulièrement laide, je découvre un glyphe en tout point identique à celui du salon. Je me hâte d'en renifler les parages avant que les vapeurs sulfureuses ne les atteignent.

Parmi toutes les odeurs récentes, il n'y en a qu'une seule que j'ai précédemment remarquée à proximité du grand vase de porcelaine ; inutile d'être un haruspice pour deviner qu'elle appartient au mystérieux graveur de discorde. Il possède un goût très prononcé pour les dragées à l'anis.

Tout comme Cléobuline, il a dû emprunter le couloir dont me sépare désormais cette fumée pestilentielle.

Même si je ne peux pas le pister pour l'instant, cette information pourrait se révéler utile plus tard. Notez le code Azur, puis → [39](#).

Alors que je vais m'éloigner de cette altercation ridicule, mes oreilles aiguës saisissent tout à coup les paroles que murmure l'un des apprentis, un escogriffe pâle comme une endive et vêtu de gris :

— Esprits des ombres insidieuses, je réclame votre obéissance au nom de mon maître, Guillard d'Averoigne. Faites que ma présence devienne inconnue et mon passage ignoré.

Sitôt a-t-il achevé cette invocation que sa silhouette s'étirole encore plus, jusqu'à conserver moins de substance visible que la fumerolle d'une chandelle récemment soufflée. Ses condisciples, qui se tiennent pourtant juste à côté, continuent de se quereller sans paraître remarquer le moins du monde cette disparition.

Moi-même, je dois me concentrer pour entrapercevoir encore sa présence, et je n'en prendrais certainement pas la peine si le nom qu'il vient de prononcer n'avait pas piqué mon intérêt.

L'apprenti quasi-invisible s'éloigne à travers les couloirs. Je le suis à distance suffisante pour ne pas être remarqué. L'enchantement qui le dissimule se montre d'une efficacité redoutable, de sorte que je perds momentanément sa trace à plusieurs reprises. Mais mon odorat se rétablit peu à peu, et se révèle plus efficace que ma vue et mon ouïe pour les besoins de ce pistage.

Le parcours de cet individu des plus louches aboutit finalement à un étroit escalier s'enfonçant en spirale vers le sous-sol.

En entamant la descente, je retrouve soudain une empreinte olfactive qui m'intéresse encore plus. Cléobuline est passée par ici il y a très peu de temps.

→ [3](#)

Le salon en question se révèle d'un luxe feutré mais impeccable, depuis les tapis chamarrés jusqu'aux lustres en cuivre, sans parler des boiseries richement travaillées et des meubles en acajou. Un lieu de détente paisible, où les magiciens d'un certain âge peuvent deviser avec flegme tout en goûtant à des liqueurs veloutées et en fumant la pipe.

En cet instant précis, les discussions placides ont cédé la place à des visages empourprés, des postillons et des éclats de voix :

— Je ne débattrai pas plus longtemps avec des esprits aussi étroits ! Si vous refusez de me céder tous les organes que je réclame, vous allez apprendre pourquoi on m'appelle le Maître de la Glace Iridescente !

— Jamais ! Le cœur me reviendra, et aussi l'estomac, le foie et le sang jusqu'à la dernière goutte ! Qu'un seul d'entre vous s'avise de dire le contraire et je fais bouillir ses yeux dans leurs orbites avec la Transmutation Effervescente de Zarnam !

L'atmosphère palpite sourdement et le choc des regards furibonds fait jaillir des étincelles qui n'ont rien de métaphorique. Plantant là le korrigan, j'entame le tour de la pièce avec toute la célérité possible.

Travailler dans la précipitation ne m'a jamais posé problème, et je découvre sans mal l'odeur de Cléobuline à proximité d'un large buffet. Mais un son strident – bien trop aigu pour être saisi par une oreille humaine – se répercute à cet instant dans l'air. Et, comme s'il s'agissait d'un signal, la situation explose. Des mains ridées se tordent en des gestes ésotériques. Des amulettes poussiéreuses sont brandies. Des bouches habituées aux péroraisons creuses se mettent à réciter des incantations destructrices.

Le moment est peut-être venu de prendre congé en m'engageant dans le couloir par lequel est partie Cléobuline (→ [2](#)). Je comptais de toute manière fausser compagnie à ce clampin hirsute de Marquosh.

Alternativement, je pourrais prendre le temps de rechercher d'où est venu l'étrange son qui semble avoir précipité les hostilités (→ [41](#)).

Après bien des tours et des détours, la chance et mon intuition affûtée me font déboucher sur une vaste cuisine rougeoyante où des cochons entiers rôtissent à la broche et des potages frémissent dans de larges marmites tandis que rissole une variété de volailles, le tout dégageant un mélange harmonieux de fumets exquis.

Aucun semblant de dispute en ce lieu paradisiaque. Chaque cuisinier s'y active avec une application admirable et sans le moindre répit, malgré la chaleur qui les fait transpirer à grosses gouttes.

Peut-être, il est vrai, parce que le maître queux les houspille en vociférant à lui seul comme trois ogres :

— Du nerf, tas de mollusques ! Je veux que tout soit parfait pour le festin, vous m'entendez ? J'ai aperçu l'héroïne et c'est autre chose que les souillons à face d'endive auxquelles vous faites risette dans les couloirs ! Une femme comme ça a besoin qu'on la nourrisse dignement ! Et si elle me complimente... oh ! Ce sera alors la consécration et ces grimauds de magiciens ne pourront pas me refuser la chair de leur précieux dragon ! Je deviendrais le premier cuisinier au monde à pouvoir employer une telle viande ! J'en ferai des grillades, des pot-au-feu, des brochettes, des tourtes, des consommés, des saucisses, des...

Mais laissons là ce digne homme à ces nobles ambitions. Je me sens désormais une petite faim et personne ne saurait me nier le droit de prétendre à un modeste plaisir. Vais-je jeter mon dévolu sur une cuisse de poulet (→ [17](#)) ou sur des rognons de bœuf (→ [38](#)) ?

25

Cléobuline a dissimulé ses propres empreintes olfactives, mais je découvre bien vite qu'elle a laissé derrière elle un autre genre de traces : l'odeur si particulière de sa peinture magique !

Je remonte la piste jusqu'à un recoin de la pièce, où une main adroite a peint sur le mur un mince petit cercle d'un bleu argenté. À l'intérieur de celui-ci, un glyphe de la taille d'une mouche a été frappé dans la pierre comme d'un coup de poinçon.

Voilà qui est fort intrigant, mais ne me fournit pas de piste claire. Vais-je prendre le temps d'examiner en détail cette curieuse découverte (→ [8](#)) ? Ou vaut-il mieux explorer les parages pour voir si j'y découvre d'autres cercles ou d'autres glyphes similaires (→ [34](#)) ?

26

— Ingrid Skaldsdottir, énonce sans émotion la bibliothécaire fantômatique. Maîtresse des runes. Statut actuel : invitée de l'Académie. Les invités ont besoin d'une autorisation de type alpha trente-huit pour accéder aux espaces réservés, en conformité avec la cinquième partie du règlement, chapitre quarante-quatre, section dix, sous-section sept, article trois cent vingt-neuf, alinéa un. Les familiers des invités ne sont pas admis ici à moins que leurs maîtres le soient également, en conformité avec la dix-septième partie du règlement, chapitre cinquante-six, section...

Je quitte les lieux avant de perdre patience et de réduire cette enquiquineuse en lambeaux ectoplasmiques.

Mon odorat commence à me revenir et j'entreprends de passer les environs au peigne fin. Au terme d'un long moment, la chance semble finalement me sourire : je saisis au détour d'un couloir une empreinte olfactive laissée par Cléobuline.

Mais avant que je ne puisse l'inspecter, le sol, les murs et le plafond se dissolvent tous autour de moi en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

27

Ces tours et ces détours prennent du temps, mais je réduis désormais à grande vitesse la distance me séparant de Cléobuline. Elle s'est en effet arrêtée à chaque intersection pour y choisir entre les directions possibles, utilisant pour ce faire des critères que je ne saisis pas et ne me soucie pas de saisir.

Cet itinéraire compliqué, ce décor répétitif et ce bruit de fond constant commencent à singulièrement m'irriter. Combien de temps encore des contrariétés intempestives vont-elles gâcher mon après-midi de quiétude méritée ? Je me mets à courir, impatient d'en finir.

Et c'est ainsi qu'au détour d'un couloir, emporté par mon élan, je me jette tout droit dans les jambes de l'apprentie magicienne en vadrouille.

Elle se retourne, se penche et me soulève avec un petit gloussement.

— Eh bien, minet, qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu t'es perdu en poursuivant une souris ?

Oui, une grande souris bipède et vagabonde, à laquelle je mordrais présentement le nez si ma magnanimité hors du commun ne me retenait pas.

→ [14](#)

28

Je me hisse d'un bond sur la chaise pour mieux voir, mais l'œuvre ne se révèle pas moins étrange vue de près. Des traits réalisés d'un unique coup de pinceau s'y enchevêtrent dans le chaos le plus total. Avec de l'imagination, on pourrait y voir des silhouettes humaines. En

train de se battre ? Et cette grande forme floue en arrière-plan, est-elle censée évoquer un monstre aux ailes déployées ?

L'acuité de mes sens ridiculise celle des humains sur tous les plans à l'exception unique de la perception des couleurs, où je dois regrettamment admettre qu'elle se montre inférieure. Peut-être certains détails visuels m'échappent-ils pour cette raison.

Mon nez, en revanche, saisit très bien la fragrance révélatrice que dégage la peinture encore fraîche : ce tableau constitue une forme de magie. Je renifle un peu plus. Passivité, réceptivité, inspiration, transcription, incertitude, temporalité... Sans doute un sortilège de divination.

— Le voilà qui s'intéresse à l'art, grommelle Marquosh dans mon dos. J'aurais vraiment mieux fait d'aller me chercher un cabot.

Je méprise la réflexion autant que son auteur, mais il n'en reste pas moins que le temps passe. Je demande au korrigan de me conduire au salon dont il parlait. Notez le code Gueules, puis → [6](#).

Cléobuline souhaiterait manifestement me poser bien d'autres questions, mais se rabat sur des préoccupations plus urgentes en s'aventurant de l'autre côté de la porte.

Le repaire de l'archimage ne se compose que d'une demi-douzaine de pièces, pour la plupart exiguës. Il y règne du sol au plafond le genre de fatras ésotérique qu'amassent inmanquablement tous les sorciers sédentaires ; agrémenté dans le cas présent, il est vrai, d'une variété de détails plutôt morbides.

La jeune magicienne avance sur la pointe des pieds en retenant son souffle, s'attendant manifestement à être attaquée d'un instant à l'autre. Je la laisse faire – elle offre un spectacle plutôt amusant – mais mon ouïe infaillible m'a déjà révélé que les lieux sont absolument déserts.

— Je ne comprends pas, finit par dire Cléobuline. Où est-il passé ? Même si son plan prévoit d'autres sortilèges que son enchantement de discorde, il pourrait presque tous les réaliser ici même sans avoir besoin de prendre de risques.

Des multitudes d'odeurs baroques se mélangent dans l'air en une cacophonie étourdissante. Impossible d'en déduire si la magie a été employée récemment dans l'une de ces pièces.

Si vous avez noté le code Sable, → [12](#). Sinon, je vous laisse décider ce que je devrais examiner.

Enfin, façon de parler, car la liste complète des bibelots et artéfacts s'offrant en ce moment à mon regard occuperait les deux faces d'un épais rouleau de parchemin. Mais je peux, à votre gré, jeter un coup d'œil à un épais grimoire ouvert sur un pupitre d'ivoire sculpté (→ [20](#)), une étagère sur laquelle repose les crânes de créatures diverses (→ [35](#)) ou une statue d'argile grossière qui... non, réflexion faite, elle vraiment est trop laide.

30

Après quelques instants et une volée de marches inégales, je parviens dans un cul-de-sac où un autre symbole se trouve peint sur le mur à hauteur de ma tête. Je l'active et vois s'ouvrir devant moi un conduit juste assez large pour que je m'y glisse.

De l'autre côté se trouve une salle circulaire, dont le sol est ciselé d'un pentacle extrêmement complexe et la voûte d'une étrange configuration astrale. Un lieu de rituel, de toute évidence. Et fraîchement utilisé !

Un rapide tour des lieux me suffit à distinguer cinq odeurs différentes. L'un d'entre elles est particulièrement âcre : vif-argent, mandragore, acides, chair morte et crémation. Un sorcier puissant, sans doute un nécromant.

Trois autres lui ressemblent avec bien moins de force. Des apprentis ?

La cinquième consiste en un mélange paradoxal de fragrances exquis et repoussantes. Rien d'humain là-dedans. Il doit s'agir d'un familier démoniaque, et d'une autre trempe que les diabolins habituels.

Un coup d'œil en arrière m'apprend que l'étroit passage dans le mur s'est déjà refermé, et qu'il n'existe pas de symbole de ce côté-ci. Rien d'étonnant. Cléobuline s'est de toute évidence contentée d'espionner ce qui se déroulait dans cette pièce, sans y pénétrer elle-même.

L'unique porte se révèle bien sûr verrouillée. Avec ses planches de chêne massif, ses ferrures épaisses et ses glyphes protecteurs, six robustes gaillards armés d'un bélier useraient leur peine sans lui causer le moindre dommage appréciable. Mais je ne suis pas pour rien le familier d'une maîtresse des runes ! D'une griffe tranchante comme le diamant, j'apporte ça et là quelques modifications précises à plusieurs symboles, jusqu'à ce que l'obstacle quasi-invulnérable tourne de lui-même sur ses gonds devant moi.

Je ne saisis à l'extérieur ni l'odeur du nécromant ni celle de son familier, comme s'ils étaient arrivés et repartis par d'autres moyens. Les trois apprentis n'ont quant à eux pas tardé à se séparer.

Je décide de suivre celui qui raffole manifestement des dragées à l'anis. Notez le code Sable, puis → 2.

31

Il me faut un bon moment avant de saisir une nouvelle trace du passage de Cléobuline, du reste tout aussi localisée que la précédente. L'enchantement employé par la jeune magicienne n'est donc pas exempt de défaillances occasionnelles. Sans doute a-t-il été principalement conçu pour égarer la vue et l'ouïe, deux sens que les humains emploient bien plus que leur pathétique odorat.

Un félin normal se laisserait décourager par une piste aussi fragmentaire, mais je suis d'une autre étoffe. Ignorant les bruits d'échauffourées qui continuent de me parvenir aux oreilles, je réussis à force d'application et de patience à découvrir d'autres empreintes olfactives. Elles me conduisent à un étroit escalier en spirale où la magie cesse enfin de me faire obstacle et je retrouve distinctement l'odeur de Cléobuline.

Avant que je ne puisse crier victoire, le sol et les marches et les murs et le plafond se dissolvent tous en une substance vaporeuse.

→ 48

32

Le salon en question se révèle d'un luxe feutré mais impeccable, depuis les tapis chamarrés jusqu'aux lustres en cuivre, sans parler des boiseries richement travaillées et des meubles en acajou. Un lieu de détente paisible, où les magiciens d'un certain âge peuvent deviser avec flegme tout en goûtant à des liqueurs veloutées et en fumant la pipe.

En cet instant précis, les discussions courtoises ont cependant cédé la place à des visages empourprés, des postillons et des éclats de voix :

— Je n'accepterai jamais qu'une opportunité pareille soit gâchée à cause de pédants arriérés dans votre genre !

— C'est donc trop vous demander que de bien vouloir renoncer aux griffes, au écailles, au cœur et aux poumons ? Fort bien, simplifions la situation : nous prendrons tout ce que nous voulons et vous aurez les restes !

— Je préférerais encore dissoudre la carcasse entière dans de l'acide gnomique ! Et vous avec !

Divers familiers, perchés ici et là, observent plus ou moins nerveusement cette altercation. Volatiles, reptiles, amphibiens, élémentaires, fées, diabolins, et caetera. Pas un chat parmi eux, heureusement. J'aurais été fâché de voir un congénère se dégrader au contact de ces ridicules académiciens.

Pendant que le ton continue de monter entre les barbes grises, j'effectue un tour discret de la pièce. J'y découvre sans mal la piste de Cléobuline, mais n'en laisse rien paraître. Je sais à quoi m'en tenir avec les korrigans. Si je m'encombrais plus longtemps de sa présence, Marquosh me laisserait certainement faire tout le travail, puis saboterait mes efforts au dernier moment pour que je perde notre pari. Mieux vaut lui fausser compagnie sans plus attendre.

Le voilà justement qui va examiner je ne sais quelle bagatelle dans un recoin. Si je m'engage sans plus attendre dans le couloir par lequel est partie la jeune magicienne, → [2](#). Si j'interroge tout d'abord les autres familiers présents dans les parages, → [19](#).

Quatre des cinq livres proviennent manifestement des recoins les plus poussiéreux d'une bibliothèque. Le cinquième, au sommet de la pile, se révèle être le journal intime de Cléobuline.

Tournant les pages sans trop me soucier de les égratigner avec mes griffes, je survole de longs et mièvres passages où la jeune femme se répand sur ses états d'âme, ses études, ses contrariétés sentimentales et ses rêves pour l'avenir. Les dernières lignes – écrites aujourd'hui même et à la va-vite – tranchent par leur laconisme avec tout ce qui précède :

« Il se prépare quelque chose d'anormal. Je ne sais pas à qui en parler. Personne ne me croira si j'accuse Guillard d'Averoigne sans preuves. Je vais essayer de suivre un de ses apprentis. »

— C'est bientôt fini, oui ? grommelle Marquosh derrière moi. Tu parles d'un moment pour se plonger dans de vieux grimoires moisissés...

Voilà qui prête à réflexion, vous ne trouvez pas ? Dans l'immédiat, le mieux à faire est de refermer le journal sans rien laisser paraître, puis d'inviter le korrigan à me conduire au salon dont il parlait. Notez le code Argent, puis → [6](#).

Je quitte la salle d'étude, après m'être rapidement assuré qu'il ne s'y trouve rien d'autre de semblable, et j'entreprends de fouiller les corridors voisins.

Mes louables efforts ne rencontrent pas le succès qu'ils méritent, car je ne retrouve nulle part l'odeur de la peinture magique. Quant à remarquer à nouveau un glyphe minuscule, je n'y comptais bien entendu pas trop.

Au terme d'un long moment, la chance semble finalement me sourire. Mon odorat saisit au détour d'un couloir une empreinte olfactive laissée par Cléobuline.

Mais avant que je ne puisse l'inspecter, le sol, les murs et le plafond se dissolvent tous autour de moi en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

Une manticoire, une licorne, un griffon, un catoblépas, une cocatrice, un troll, une vouivre, un basilic, un cyclope, une stryge... Ce Guillard d'Averoine possède une jolie collection, quoiqu'un peu morbide.

Pendant que j'examine sans hâte ces trophées, Cléobuline a dans mon dos déjà mis à sac la moitié de la pièce, ouvrant, fouillant, jetant et renversant tout dans sa quête frénétique du moindre indice. Elle s'interrompt finalement, peut-être pour reprendre son souffle. Puis je l'entends pousser un juron dont le caractère incongru me fait tourner la tête.

— Je suis une idiote ! s'exclame-t-elle, le visage blême et les yeux exorbités. Je croyais que ce cadavre de dragon n'était rien d'autre qu'un détail de son plan, une diversion. Il faut nous rendre dehors tout de suite, c'est là qu'il se trouve !

Elle tourne là-dessus les talons et regagne à toutes jambes le corridor.

Je l'imite. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? → [47](#)

Chou blanc ! Je ne découvre rien de plus dans cette pièce et seuls mes réflexes m'évitent de recevoir en pleine tête un encrier mal dirigé.

Irrité par cette perte de temps, je quitte les lieux et me livre méthodiquement à la fouille des environs. L'enchantement dissimulateur de Cléobuline peut connaître une nouvelle défaillance, ou tout simplement ne faire effet que pendant une durée limitée. Avec de la patience, je suis certain de retrouver sa trace.

Et j'ai raison, bien sûr. Au terme d'un long moment, mon odorat finit par saisir une empreinte olfactive désormais familière au détour d'un couloir.

Mais avant que je ne puisse l'inspecter, le sol, les murs et le plafond se dissolvent tous autour de moi en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

La bouche du korrigan se tord en une grimace si exaspérée que je parviens à la distinguer à travers sa barbe touffue.

— Tu perds ton temps, matou ! Je suis sûr qu'elle n'est pas retournée là-bas depuis la dernière fois où je l'ai vue.

Mais je n'en démords pas et, sans cesser un instant de bougonner, il finit par me guider jusqu'à une aile du troisième étage manifestement réservée aux apprentis.

La chambre se révèle absolument minuscule : trois enjambées humaines séparent la porte de l'étroite fenêtre, et une seule doit suffire à Cléobuline pour passer de son lit à l'unique chaise. Le seul meuble remarquable consiste en un chevalet de peintre. Les odeurs ne m'apprennent rien de plus que celles du foulard.

— Alors, tu es convaincu ? grogne Marquosh. On peut arrêter de perdre du temps, cette fois ?

En temps ordinaire, l'esprit de contrariété me pousserait à m'attarder longuement ici pour le plaisir de le faire tourner en bourrique, mais notre pari ne me laisse que deux heures. Peut-être devrais-je dire au korrigan de me conduire sans plus attendre au salon (→ [23](#)).

Alternativement, je pourrais examiner le curieux tableau que supporte le chevalet (→ [28](#)). Ou m'intéresser à la petite pile de livres posée dans un recoin (→ [33](#)). Ou même aller voir si

quelque chose se trouve sous le lit (→ [45](#)), pourquoi pas ? Mais je vous avertis à l'avance : je ne ferai qu'une seule de ces trois choses.

38

Un choix tentant mais risqué ! Les rognons mijotent sur un lit de braises au beau milieu de la cuisine.

Réduire la distance qui m'en sépare ne présente aucune difficulté. L'atmosphère fuligineuse et cramoisie fait se fondre mon pelage dans le décor. Je me faufile sous les tables, souple comme une anguille et silencieux comme une ombre.

Mais les choses se compliquent ensuite. Plusieurs cuisiniers s'affairent à proximité de mon objectif et le maître queux semble avoir l'œil à tout. Les effluves délicieuses du bœuf épicé viennent me chatouiller les narines, m'incitant à l'imprudence. Je lutte héroïquement pour contrôler mes impulsions. Ne serait-il pas plus sage de renoncer et de me rabattre sur une viande plus accessible ?

Non, jamais je ne succomberai à la facilité. En avant !

Mes yeux acérés ont saisi une ouverture, un minuscule instant où aucun regard ne sera exactement tourné de ce côté. Je m'élançai, jouant le tout pour le tout. Trois bonds précis. Une torsion aérienne d'une souplesse parfaite. Ma mâchoire se referme brusquement.

Victoire ! J'y suis arrivé ! Je tiens désormais en bouche un délicieux rognon, dont l'odeur me fait abondamment saliver. Personne n'y a vu que du feu. Je file comme l'éclair me cacher derrière un empilement de grands pots en cuivre, où personne ne viendra me déranger.

Mais, juste au moment où je vais entamer ce repas bien mérité, il se dissout ainsi que tout ce qui m'entoure en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

39

J'erre quelques instants sans but à travers les corridors.

Les bruits de multiples querelles et échauffourées me parviennent désormais aux oreilles depuis toutes les directions. Qui aurait cru ces soporifiques académiciens capables de se

comporter ainsi ? Je n'ai pas assisté à pareil déchaînement d'agressivité depuis le dernier dîner entre Ingrid et sa belle-sœur.

Quoi il en soit, le temps passe et il me reste encore à trouver Cléobuline.

Comment vais-je m'y prendre ? Avec méthode et patience (→ [5](#)) ou en me fiant à la chance et à mon intuition (→ [24](#)) ?

40

Je parviens bien vite dans un cul-de-sac où un autre symbole – extrêmement récent – se trouve peint sur le mur à hauteur de ma tête. J'active, je traverse, et me retrouve dans l'angle d'une pièce, dissimulé aux regards par un lourd buffet en acajou. Il s'agit manifestement d'un lieu de détente paisible, où les magiciens d'un certain âge peuvent deviser avec flegme tout en goûtant à des liqueurs veloutées et en fumant la pipe.

Du moins je présume que c'est d'ordinaire le cas.

À l'instant présent, des éclairs de sorcellerie aux couleurs impossibles traversent l'air en tout sens, rebondissant parfois à plusieurs reprises avant de venir s'écraser contre une chose ou une autre. Le plafond s'est recouvert d'une épaisse couche de glace d'où pendent des stalactites, les meubles se meuvent de façon erratique et brutale, des gueules monstrueuses se tordent au milieu des élégantes boiseries et la flamme de la moindre bougie s'élève aussi haut qu'un brasier. Quant aux crapauds qui sautillent sur les tapis chamarrés, ils n'ont sans doute embrassé la carrière de batracien qu'assez récemment.

Les académiciens encore humanoïdes poursuivent leur affrontement chaotique et furieux, s'invectivant entre deux incantations mystiques :

— Ignares !

— Bourriques !

— Charlatans !

— Pendants ! Marauds ! Coquins ! Cuistres fieffés !

Lorsqu'un sortilège égarer vient frapper le buffet juste à côté de moi, le faisant s'ébrouer et gronder comme un ours, il me semble soudain oïseux de m'attarder ici plus longtemps. La piste très claire laissée par Cléobuline s'engage dans un corridor voisin.

Maintenant déguerpiissons avant que je ne me retrouve changé en souris, en humain ou en chien !

→ [2](#)

41

Fort heureusement - du moins pour mon investigation - le son ne tarde pas à se répéter. Le chaos redouble aussitôt et des éclairs magiques commencent à fuser en tout sens, mais j'ai pu déceler l'origine de l'enchantement.

Il s'agit d'un glyphe de la taille d'une mouche, qui paraît avoir été frappé sur le mur d'un unique coup de poinçon. Son emplacement a été choisi pour qu'un grand vase de porcelaine verte le dissimule aux regards. Les magiciens - comme du reste les humains en général - oublient trop facilement que leurs ouvrages peuvent être détectés par d'autres sens que la vue.

Ces considérations spéciatives ne m'aident pas à déterminer de quel type de magie il s'agit ni qui en est l'auteur. Il me semble saisir une certaine ressemblance avec Angd, la rune de la colère, mais le tracé est ici beaucoup plus complexe et chargé. Reniflant les parages, j'y saisis trop d'odeurs différentes pour deviner laquelle devrait m'intéresser.

Un sortilège égaré vient fracasser le vase précieux juste à côté de moi et je décide qu'il est temps de mettre les voiles. Notez le code Sinople, puis → [2](#).

42

Le temps presse trop pour ne pas prendre de risques ! Mon instinct me dit que cette palpitation pesante provient de ce qu'il y a de plus important dans ce dédale tout entier. Cléobuline cherche certainement à atteindre ce lieu, donc pourquoi ne pas réduire la distance entre elle et moi en empruntant des raccourcis ?

Mais la logique fait mauvais ménage avec les environnements imbibés de magie. Plus je progresse en ligne droite et moins je me rapproche. La vibration demeure à une distance péniblement constante, semblant parfois même s'éloigner. Je tente vainement de saisir à nouveau l'odeur de Cléobuline.

Alors que je m'apprête à contrecœur à rebrousser chemin, le sol, les murs, les torches et les voûtes se dissolvent tous autour de moi en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

Un carreau d'arbalète ne traverserait pas ce laboratoire enfumé plus vite que je ne le fais. Malgré la visibilité limitée, j'esquive prestement les meubles, les jambes et les projectiles que les académiciens enragés s'envoient à présent à la figure. Je m'engouffre dans le couloir opposé et continue d'y courir jusqu'à laisser les vapeurs pestilentielles loin derrière.

Mais mon nez délicat ne ressort pas indemne de cette traversée. Il a suffi d'un instant à cette puanteur âcre pour le brûler atrocement, et mes narines souffrent depuis le martyre comme si on les avait badigeonnées de piment. Si une bassine d'eau glacée se présentait devant moi, je m'y jetterai la tête la première sans hésiter.

Faute de soulagement immédiat, on est bien contraint de faire preuve de résilience. Je poursuis mon chemin, non sans jurer en mon for intérieur que quelqu'un - sans doute Marquosh - paiera très chèrement pour ces avanies avant la fin de ce jour.

J'aboutis un peu plus loin à un nouveau corridor, où je fais face à un problème inhabituel. Mon odorat m'indiquerait d'ordinaire de quel côté me diriger avec une certitude infaillible ; mais, en ce moment précis, il ne détecterait pas même une moufette.

Alors que j'hésite, une porte s'ouvre soudain sur ma gauche et une douzaine d'apprentis en sortent en courant. Ils passent juste devant moi et s'éloignent dans la direction opposée, échangeant des invectives et des récriminations.

Vais-je voir ce qui se cache derrière cette porte (→ [7](#)) ou suivre les apprentis à distance (→ [10](#)) ?

—Cléobuline Douvain, énonce sans émotion la bibliothécaire fantômatique. Numéro de lectrice : deux un six epsilon cinq zéro neuf quatre huit trois. L'apprentie Cléobuline n'a pas signalé qu'elle possédait un familier, en contradiction avec la onzième partie du règlement, chapitre dix-huit, section quinze, sous-section neuf, article cent trente-deux, alinéa six. Les sanctions auxquelles s'expose la contrevenante sont détaillées dans la première partie du règlement, chapitres deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit.

Son regard transparent fixe le vide comme si elle y recherchait quelque chose. Puis elle lève la main et je me sens soulevé dans les airs.

— Expulsion du familier non déclaré, décrète-t-elle sèchement, et renvoi à sa propriétaire.

Sans plus de cérémonie, une force invisible me propulse en arrière vers la sortie. M'en libérer ne se révélerait pas bien difficile, mais je réalise juste à temps que je ferai là une fière sottise. Cette enquiquineuse spectrale est en train de me rendre service ! Contrairement à moi, elle doit avoir accès à des enchantements divinatoires permettant de localiser n'importe quel membre de l'académie.

Je reste donc tranquillement avachi sur le coussin immatériel qui me fait traverser à vive allure une succession de corridors. Le sortilège finit par se dissiper au seuil d'un étroit escalier s'enfonçant en spirale vers le sous-sol.

Mon odorat a eu le temps de se rétablir et m'informe que Cléobuline est passée par ici il y a très peu de temps. J'entame la descente sans hésiter.

→ [3](#)

45

— Qu'est-ce que tu vas faire là-dessous, bougre d'élixir de lombric ? s'emporte Marquosh. Tu cherches une magicienne ou une souris ?

J'ignore superbement ce bélitre, bien plus intéressé par la découverte que je viens de faire grâce à ma géniale intuition. Juste en-dessous de la tête du lit se trouve peint sur le mur un curieux enchevêtrement de spirales et de triangles.

De près, mon odorat perçoit très clairement la magie imprégnant ces formes. Elle n'est pas sans me rappeler les runes dont se sert Ingrid, mais en plus subtil et discret. Plus éphémère aussi, d'ailleurs : cette œuvre ésotérique date de quelques mois tout au plus et a déjà connu plusieurs retouches.

Si je ne me trompe pas (chose probable en toute circonstance), cet enchantement doit avoir pour effet de révéler ou de créer un passage. Reste à savoir où il mène.

— Sors de là, tire-au-flanc de chat ! m'invective le korrigan. Nous avons des choses plus importantes à faire !

Ce que je fais, par définition, est toujours important. Si je laisse ce nabot hirsute me conduire au salon dont il parlait, → [6](#). Si je lui fausse compagnie sans plus attendre en activant le symbole magique, → [11](#). Dans les deux cas, notez le code Gueules.

Je ne déteste pas regarder une bonne bagarre, mais j'ai mieux à faire pour le moment. Du reste, ces apprentis sont certainement infichus d'articuler sans se tromper le moindre sortilège offensif, et ce n'est pas avec leurs bras épais comme des courgettes qu'ils pourront se faire bien mal les uns aux autres.

Je les laisse donc à leur altercation ridicule et entreprend de passer les environs au peigne fin.

L'usage de mon odorat ne me revient malheureusement qu'avec une grande lenteur. Sans lui, je ne dispose d'aucun indice pour aiguiller mes recherches, car ce ne sont pas les criaileries dont l'écho me parvient depuis diverses directions qui vont m'apprendre quoi que ce soit d'utile.

Au terme d'un long moment, mon nez commence à retrouver sa finesse ordinaire. La chance semble alors me sourire, car je saisis au détour d'un couloir une empreinte olfactive laissée par Cléobuline.

Mais avant que je ne puisse l'inspecter, le sol, les murs et le plafond se dissolvent tous autour de moi en une substance vaporeuse.

→ [48](#)

Alors que nous courons tous deux le long des corridors souterrains, un grondement assourdissant se répercute soudain autour de nous. Des lézardes se creusent dans les murs et un nuage de poussière vient assombrir l'atmosphère déjà fuligineuse.

Il n'est plus temps d'économiser mes ressources. J'adopte brusquement ma taille de combat, je fais monter Cléobuline sur mon dos, puis je file à la vitesse d'un guépard en direction de l'escalier circulaire. L'apprentie magicienne a heureusement le bon sens de se cramponner et de me laisser nous tirer d'affaire. Des fracas répétés continuent de fissurer la pierre et je dois plus d'une fois esquivier des débris se détachant du plafond voûté.

J'éprouve dans un recoin de mon esprit une sensation curieuse, comme si Ingrid essayait d'entrer en contact avec moi, mais je n'ai pas le temps de me concentrer pour l'y aider.

Le sous-sol tout entier doit baigner dans des enchantements qui l'isolent magiquement. Une fois que j'aurais regagné les étages supérieurs, je retrouverai vite mon héroïne et nous partirons affronter la cause de tout ceci.

Inutile de vous faire du souci à notre sujet, nous en avons vu bien d'autres. Je pressens en revanche que ce bâtiment absurde et séculaire n'en a plus pour longtemps

Libre à vous cependant de vouloir préserver cette académie à laquelle tient tant Cléobuline, ainsi sans doute que beaucoup d'autres magiciens. Les contraintes temporelles n'étant pas les mêmes pour vous et pour moi, vous pourriez me ramener dans le passé récent (→ [1](#) ou revenez seulement en arrière de quelques sections, selon ce qui vous semble le mieux). En repartant d'un moment bien choisi, je devrais pouvoir changer le cours des événements.

Mais je ne garantis rien.

48

Je cligne des yeux. Le décor se solidifie autour de moi, mais il appartient désormais à la chambre dont je me suis éclipsé plus tôt dans l'après-midi. Je m'y retrouve assis sur une large rune d'invocation gravée à même les dalles de grès.

— Ah ! te voilà !

Ingrid est harnachée dans une luxueuse robe de brocart écarlate et la masse considérable de ses cheveux blonds a été adroitement arrangée en multiples tresses. Mais, à en juger par le pli préoccupé de sa bouche, l'heure n'est plus aux préparatifs pour le festin de ce soir.

— Je viens de consulter les pierres divinatoires, ou plutôt ce sont elles qui sont tombées d'elles-mêmes de mon sac. Une catastrophe est sur le point d'arriver. Je crois...

Un grondement plus terrible que n'importe quel tonnerre couvre soudain sa voix. Les murs épais tremblent comme de la paille, et les deux tiers de l'eau qui remplit encore la baignoire en jaillissent pour asperger le sol.

Sans un mot de plus, Ingrid saisit son énorme hache Gramfornung et quitte la pièce. Je lui emboîte le pas, adoptant en l'espace de quelques foulées une taille qui aurait certainement rendu mes recherches encore moins fructueuses, mais se montrera idéale pour toute sorte de périls pouvant nous attendre. Autour de nous, des fracas répétés creusent partout de profondes lézardes.

Inutile de vous faire du souci à notre sujet, nous en avons vu bien d'autres. Je pressens en revanche que ce bâtiment absurde et séculaire n'en a plus pour longtemps

Libre à vous cependant de vouloir préserver l'habitat de tous les académiciens sédentaires que nous voyons actuellement s'enfuir dans la plus grande panique. Les contraintes temporelles n'étant pas les mêmes pour vous et pour moi, vous pourriez me ramener dans le passé récent (→ 1 ou revenez seulement en arrière de quelques sections, selon ce qui vous semble le mieux). En repartant d'un moment bien choisi, je devrais pouvoir changer le cours des évènements.

Mais je ne garantis rien.

49

L'escalier nous conduit à une porte dérobée. Celle-ci a été mal refermée et nous la franchissons d'un trait pour nous retrouver en lisière du vaste gazon qui borde l'arrière du bâtiment. C'est là que la carcasse du dragon a été apportée ce matin même.

La titanesque dépouille se trouve désormais au centre d'un pentacle argenté, lui-même entouré d'un cercle de treize braséros où de mystérieux ingrédients se consomment dans des flammes aux couleurs fantasmagoriques. Quatre silhouettes grises, les bras levés, récitent une incantation à la face du ciel livide. Elles s'interrompent en nous voyant arriver.

Trois d'entre ne doivent guère avoir plus de vingt ans, mais leurs regards creux reflètent déjà la dégénérescence intérieure qu'engendre la pratique des magies malsaines.

Le quatrième paraîtrait n'être qu'un vieillard chétif et décrépît si une aura de malveillance n'émanait pas de tout son corps voûté. L'ombre qu'il projette sur le sol est étrangement profonde et difforme.

Exaltée de se retrouver enfin face au responsable de la situation actuelle, Cléobuline ne se laisse pas intimider par si peu.

— Guillard d'Averoine ! lance-t-elle d'une voix fougueuse. Toi et tes disciples êtes coupables de trahison et d'usage interdit de la magie ! Cesse immédiatement ton rituel et dissipe l'enchantement dont tu es l'auteur !

Peut-être que je me trompais en ne lui prédisant aucun avenir en tant qu'héroïne. Elle possède manifestement le trait de caractère indispensable à cette carrière : une extrême confiance en soi indistinguable de la bêtise la plus crasse.

Il s'avère un instant plus tard qu'elle connaît même quelques sortilèges utiles en situation de combat. Alors que les acolytes blafards brandissent des amulettes et marmonnent des paroles cabalistiques, elle projette d'un mouvement vif de son pinceau une traînée de peinture blanche dans les airs, et des chaînes éthérées viennent envelopper les trois jocrisses de la tête aux pieds.

Si j'avais eu l'occasion de partager avec elle un peu de ma considérable expérience, j'aurais fait valoir qu'il vaut évidemment mieux ne pas concentrer ses efforts sur la valetaille tant qu'un archimage hostile demeure partie intégrante du paysage. Guillard d'Averoigne dirige vers elle un doigt crochu.

— Cléobuline Douvain ! J'appelle sur toi le Sommeil Ineffable de Luld !

La jeune et téméraire magicienne tente d'utiliser à nouveau son pinceau, mais le geste s'égare, ses paupières s'affaissent, et elle s'effondre sur le sol herbeux en ronflant déjà. L'ongle noirci pointe ensuite dans ma direction.

— Kettling ! J'appelle sur toi le Sommeil Ineffable de Luld !

Je remue une oreille. Le visage du sorcier, déjà peu riant par défaut, se renfrogne encore un peu plus.

Un ricanement gras se fait entendre et Marquosh émerge du recoin d'ombre où il se tenait tapi comme un crapaud. À chaque pas dans ma direction, sa large barbe hirsute se désagrège en flocons cendreaux, jusqu'à le laisser apparaître tel qu'il est réellement : un avorton à la face plate et grotesque, à la peau rubescente et aux oreilles pointues. Un incube. Rien de surprenant. Très peu d'autres créatures auraient su déguiser leur nature sans que je les perce aussitôt à jour.

— Tu possèdes plus de cervelle que je ne croyais, raille-t-il. Tu as su me fausser compagnie et, avant ça, tu m'avais caché ton vrai nom. Ou peut-être que tu as la prudence de ne jamais t'en servir ? C'est ce que je fais moi-même. Mais à présent, Kettling ou non, il est temps de mourir.

Je m'étire paresseusement tout comme un ocelot. Puis je racle le sol de mes pattes, larges comme celles d'un jaguar. Je bâille, dévoilant une dentition digne d'un tigre. Et lorsque je daigne enfin considérer l'ex-korrigan d'un regard froid, ma taille dépasse celle des félins à dents de sabre qui se repaissaient d'humains dans les temps primitifs.

Guillard d'Averoigne ne reste pas sans réagir. Sa bouche éructe hargneusement une incantation et les lignes du pentacle se mettent à flamboyer d'un éclat incandescent. L'incube se dissout en une épaisse fumée violette qui tourbillonne un instant puis s'insinue dans les naseaux du dragon jusqu'à y disparaître.

Un frémissement soudain agite l'énorme cadavre du monstre. Sa queue serpentine cingle l'air. Des vapeurs nocives s'échappent de sa gueule entrouverte. Puis ses lourdes paupières se soulèvent pour dévoiler ses yeux. Celui que j'ai crevé il y a moins d'un jour est désormais tout entier d'un rouge écarlate ; l'autre d'un blanc laiteux.

La situation se gâte. J'ignore la nature exacte de cette abomination, mais il y a peu de chance qu'elle se révèle moins dangereuse que le dragon d'origine. Et je fais également face à un archimage !

Une attaque foudroyante constitue sans doute ma seule chance de survie. Vais-je m'attaquer à l'énorme carcasse réanimée, en espérant que Marquosh ne la contrôle pas encore beaucoup de précision (→ [55](#)) ? Ou à Guillard d'Averno, malgré les sortilèges protecteurs dont il est certainement entouré (→ [68](#)) ? Une possibilité alternative serait de renverser les braséros et de détruire certaines portions du pentacle (→ [83](#)), mais rien ne prouve que cela se montrerait encore utile. Quant à Cléobuline, je n'ai malheureusement aucun moyen de la traîner en lieu de sûreté. La jeune magicienne courageuse risque fort de se faire tuer pendant le terrible combat qui va s'engager, et je ne pourrai rien faire pour...

Je plaisante, je plaisante, ne vous affolez pas ! Me prendriez-vous pour un perdreau de l'année ? Pendant que je griffais le sol avec désinvolture il y a quelques instants, j'y gravais en réalité une rune bien précise. Les choses sont sur le point de prendre une toute autre tournure.

Car les renforts arrivent. → [50](#)

50

Un roulement de tonnerre se répercute à travers le ciel vide, puis la grande double porte donnant sur l'intérieur du bâtiment explose toute entière en une myriade de fragments.

À travers les décombres et le nuage d'épaisse poussière, une silhouette familière s'avance à grandes enjambées. Elle porte la robe de brocart écarlate dans laquelle elle devait siéger ce soir à la place d'honneur, mais elle a déchiré le luxueux vêtement jusqu'à mi-cuisse pour rester plus libre de ses mouvements.

Tout en marchant, elle déclame :

— Les rois offrent des anneaux d'or ;
Les ancêtres, des exemples précieux ;
Les parents, aide et réconfort ;
Les devins, maintes prophéties des dieux.

De façon ironique, tant qu'elle s'abstient de chanter, Ingrid possède une voix au timbre remarquable.

— Les fermiers, seigle, lait et miel ;
Les pêcheurs, des poissons étincelants ;
Les chasseurs, des oiseaux du ciel ;
Les marins, bien des fruits de lieux distants.

Elle tient sur l'épaule son énorme hache Gramfornung. La troisième des neuf runes gravées sur le manche de frêne – Angd, la colère – y flamboie d'un éclat intense et je la sens

absorber inexorablement l'enchantement qui a frappé l'académie. La discorde magique se retire du vaste bâtiment, où les fracas et les cris commencent à s'estomper.

— Les forgerons, le fer ;
Les taverniers, à boire ;
Les poètes, leurs vers
Qui confèrent la gloire.

Ingrid s'arrête devant Cléobuline et lui touche le front de son arme. La jeune femme s'ébroue aussitôt et rouvre les yeux, puis se redresse avec une expression revancharde.

De son côté, Guillard d'Averoigne a libéré ses apprentis de leurs entraves magiques et ses doigts tracent maintenant dans l'air des symboles brûlant d'un froid éclat violet. Le dragon réanimé fouette l'air de ses énormes ailes avec un rugissement terrible.

Ingrid pose sa main libre sur ma tête et sourit de toutes ses dents, puis achève :

— Moi seule, en ce bas monde, je n'ai rien à offrir ;
Les trésors et les vies sont choses que je prends
Car je coupe et je taille et je tranche et je fends.
M'affronter à nouveau, c'est à nouveau périr.

Je souris à mon tour, d'excellente humeur.

Un combat épique contre de redoutables adversaires, quoi de mieux pour se mettre en appétit avant un plantureux banquet ?

Hmm ? Qu'est-ce à dire ?

Vous faites valoir qu'il était évident presque depuis le début de cette histoire que quelque chose d'anormal se passait dans cette académie ? Et que j'aurais pu empêcher la situation de dégénérer à ce point en alertant Ingrid beaucoup plus tôt ?

Alors oui, d'une certaine façon, peut-être en effet qu'il semblerait à première vue que cela soit le cas. Mais vous simplifiez beaucoup la situation !

Avant tout, et sans aucune intention dilatoire, je tiens à souligner que vous n'y connaissez rien du tout en matière de magie. Votre ignorance vous fait négliger de nombreux facteurs essentiels que je me ferai un plaisir de vous détailler lorsque j'aurai eu le temps d'y réfléchir.

Et puis, bon, j'ai ma fierté ! Un félin de mon étoffe ne court pas mendier le secours de son héroïne à la première alarme.

J'aurais d'ailleurs très bien pu ne pas l'appeler et tout résoudre entièrement par moi-même. En y réfléchissant, je ne l'ai fait venir que pour qu'elle reçoive une part de gloire dans cette affaire et ne voit pas ses mérites trop éclipsés par les miens.

Je suis, vous en conviendrez, aussi modeste que généreux.

Alors maintenant, assez de vos observations hors de propos ! J'ai un combat à livrer et un incubé korrigano-draconesque à faire longuement souffrir.